

7 69

LUDGER LALLEMAND

MÉDECIN EN CHEF DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE DU MEXIQUE,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION;

PAR

LE DOCTEUR T. GALLARD,

Médecin des Hôpitaux de Paris,

Secrétaire général de la Société d'émulation.

MESSIEURS,

La Société médicale d'émulation, presque tout entière, s'est spontanément réunie à son bureau pour honorer plus dignement la mémoire de notre affectionné et distingué collègue, mort sur la terre étrangère; aussi la plupart d'entre vous assistaient-ils, il y a peu de jours, au service funèbre célébré en son honneur. Il appartient à votre Secrétaire général de se faire l'interprète des sentiments unanimes que vous avez éprouvés dans cette pénible circonstance, et d'adresser aujourd'hui, à celui que chacun ici regrette, le suprême adieu que nous n'avons pas eu la douloureuse satisfaction de pouvoir déposer sur sa tombe, si prématurément ouverte.

LALLEMAND (Ludger) a succombé à peine âgé de 42 ans, et sa mort, qui est une perte immense pour la science comme pour la profession, n'a laissé nulle part un vide plus sensible et plus profond qu'au sein de cette Société dont il savait si bien animer et intéresser les séances par ses savantes communications, et où il comptait autant d'amis que de collègues. Des nombreux et importants travaux qui ont rempli cette vie si laborieuse et si courte, les principaux appartiennent à notre Société, ou pour lui avoir été communiqués, ou parce qu'ils ont eu pour point de départ les discussions agitées devant elle.

Au premier rang de ces travaux figure, comme importance et comme date, le remarquable

rapport *Sur les moyens de combattre les accidents déterminés par les inhalations de chloroforme*, qui a si inopinément révélé le savoir étendu, la rigueur d'observation, la justesse de jugement, la judicieuse intelligence et l'ardeur laborieuse du jeune médecin militaire, jusqu'alors inconnu, qui ne devait pas tarder à prendre une situation honorable dans la science. La Société médicale d'Émulation avait déjà pressenti ses mérites et avait été empressée de se l'attacher en le choisissant pour son secrétaire général, après la mort de Cherest, enlevé, lui aussi, malheureusement et avant l'heure. Ludger Lallemant s'est toujours montré reconnaissant de l'honneur qui lui avait été fait, et, jusqu'à son dernier jour, la Société a eu une part des plus importantes dans sa vie. Vous vous rappelez avec quelle assiduité il assistait aux séances, avec quelle attention il suivait les discussions auxquelles il prenait une part des plus actives, avec quel empressement il suppléait, par des communications souvent improvisées, mais toujours intéressantes et instructives, aux insuffisances de l'ordre du jour. Il y a bien peu de temps encore que nous avons pu l'entendre, à propos de la discussion sur *l'identité ou la non-identité du typhus et de la fièvre typhoïde*, soulevée par M. Cazalas, et que pendant une séance entière nous avons été captivés par l'improvisation, aussi brillante que solide, dans laquelle il a déroulé le tableau saisissant et complet de cette épidémie de typhus d'Orient dont il avait été le témoin, et dont il s'occupait d'écrire l'histoire détaillée dans un mémoire resté malheureusement inachevé. Vous vous rappelez aussi le consciencieux et savant rapport qu'il vous a lu, *Sur le diagnostic des amauroses et des amblyopies réelles et simulées, par l'ophtalmoscope devant les Conseils de révision*, à propos de l'ouvrage de M. Guérineau. Il avait emporté, pour le revoir et le compléter avant de le livrer à l'impression, ce travail que vous aviez tous remarqué, et il est à craindre qu'il soit aussi perdu pour la science comme le sera son mémoire sur le typhus.

Ses recherches expérimentales sur l'action du chloroforme, dont j'ai déjà parlé, ont surtout jeté beaucoup d'éclat sur les travaux de la Société, qui, en les approuvant et les publiant, les a faites siennes. Elles ont eu pour résultat de dissiper un grand nombre d'erreurs accréditées au sujet du chloroforme; elles ont, entre autres, fait bonne justice de cette opinion singulièrement hasardée de M. Jobert (de Lamballe), qui s'est figuré pouvoir neutraliser l'action du chloroforme en faisant passer un courant électrique de la nuque à l'extrémité opposée du tronc du sujet anesthésié. Le chloroforme inhalé est absorbé en nature; il agit seulement par suite de son contact avec la substance cérébrale et de son accumulation dans les centres nerveux; puis il est expulsé comme il a été absorbé par la surface pulmonaire, en quelque sorte excrété par l'expiration; d'où ce précepte d'une importance pratique capitale, que le seul secours à donner à un individu plongé en état de mort apparente, par les inhalations du chloroforme, est de pratiquer immédiatement l'insufflation artificielle et de la continuer assez longtemps pour ranimer le jeu de la respiration. Quant à l'électricité, elle n'a aucune action, si ce n'est lorsqu'elle est appliquée sur les nerfs phréniques, dont la stimulation provoque les contractions du diaphragme et aide ainsi au rétablissement des mouvements respiratoires.

Les études sur le chloroforme avaient offert tant d'attrait à Ludger Lallemant et à ceux de nos collègues qui les avaient le plus assidûment suivies avec lui, elles leur avaient révélé des faits si nouveaux et si intéressants que, après avoir présenté en 1855, à la Société, le rapport dont elle les avait chargés, ils résolurent de poursuivre leurs recherches et leurs expériences en les étendant à d'autres substances. De cette nouvelle série d'investigations entreprises avec le concours et la collaboration de MM. Maurice Perrin et Duroy, est sorti l'ouvrage intitulé :

Du rôle de l'alcool et des anesthésiques dans l'organisme, qui renverse la théorie de la combustion de l'alcool pendant l'acte de la respiration et qui a obtenu cette année le prix de l'Institut (Académie des sciences — fondation Montyon).

Animé de l'amour de la science, Lallemand l'était aussi du respect de la dignité professionnelle, et c'est, avec l'affabilité de son caractère, ce qui nous le rendait si sympathique; aussi, lorsque l'Association générale des médecins de France s'est définitivement constituée, a-t-il été appelé par ses confrères à remplir les fonctions de secrétaire général de la Société centrale. C'est ici, et à l'issue d'une de nos séances, que j'ai été assez heureux pour recueillir sa première adhésion à cette œuvre si grandiose et si belle, florissante aujourd'hui, qui était alors à l'état d'aspiration et de projet, et au succès, à la prospérité de laquelle il devait si puissamment contribuer.

La Société médicale des hôpitaux avait aussi tenu à honneur de le compter au nombre de ses membres, mais elle a eu le regret de ne pas le voir participer à ses travaux; il n'a même pas eu le temps d'assister à une seule de ses séances.

Ludger Lallemand a toujours appartenu à la médecine militaire qui a fourni à cette Société tant de noms illustres, tant de membres actifs et des plus distingués. Dès l'âge de 18 ans, il entra au service, et après être allé passer un an en Afrique, il ne tardait pas à obtenir les premières places dans ses concours aux hôpitaux d'instruction de Strasbourg et de Paris. Plus tard, en 1857, c'est encore le concours — cette suprême sauvegarde de l'intelligence et du travail — qui lui donna le titre de professeur agrégé à l'École militaire du Val-de-Grâce. Son enseignement était fort goûté des élèves qui l'aimaient et à qui il était tout dévoué. Mais ce calme, cette tranquillité de la vie parisienne ne pouvait lui suffire. Quoiqu'il trouvât ici de nombreux et intéressants sujets d'étude, son activité le poussait à rechercher les moyens d'étendre le champ de ses observations. Déjà, pendant la guerre de Crimée, il avait sollicité et obtenu l'honneur d'être envoyé en Orient. L'intelligence, le dévouement dont il avait fait preuve pendant la terrible épidémie de typhus, lui avaient valu sa décoration de la Légion d'honneur noblement gagnée dans les hôpitaux de Constantinople, où nos confrères couraient des dangers au moins égaux à ceux auxquels étaient exposés les officiers de service dans les tranchées de Sébastopol. Les documents scientifiques que notre infatigable collègue avait rapportés de cette redoutable campagne n'étaient pas encore complètement utilisés par lui; depuis qu'avait été terminé le livre sur l'Alcool et les anesthésiques, il s'occupait de colliger ses observations sur le typhus et de préparer un important mémoire, lorsqu'il apprit qu'on allait envoyer une armée au Mexique. Aussitôt il n'a plus qu'un désir, celui d'accompagner cette expédition lointaine et d'aller dans ces pays peu explorés chercher de nouveaux sujets d'étude. Il est nommé médecin en chef du corps expéditionnaire, et il part plein d'espérance et de joie.

Il avait bravé les fièvres intermittentes de l'Afrique, le choléra qu'il avait vu deux fois en France, le typhus d'Orient; il ne devait pas impunément braver la fièvre jaune de l'Amérique. A peine arrivé à la Vera-Cruz, il s'empresse avec une prodigieuse activité de procéder à l'organisation du service de santé à la tête duquel il était placé. Il ne prend ni trêve ni repos. Ses soldats souffrent, et avant tout, il tient à diminuer ou à soulager leurs souffrances. Oublieux de lui-même, il consacre la journée entière à visiter ses malades, à organiser les ambulances et les secours; les ardeurs du soleil le plus brûlant ne l'arrêtent pas, et quand la nuit est arrivée, il travaille encore, il écrit, il prend des notes, il expédie sa correspondance. Sa

robuste organisation ne résiste pas aux influences morbides qui viennent l'assaillir sous ce climat meurtrier, et le 31 mars il tombe malade. Ses amis, ses confrères ont la plus grande peine à le décider à se soigner. Malgré leurs pressantes sollicitations, il sort encore pendant une partie de la journée, et c'est seulement quand les forces lui manquent tout à fait que, le lendemain, il consent enfin à s'aliter. Les soins les plus intelligents et les plus dévoués lui sont prodigués par ses confrères de l'armée auxquels s'empressent de se joindre ceux de la flotte, qui tous l'aimaient et l'estimaient également; mais tout est inutile, il ne doit plus se relever; et il succombe le 7 avril, à neuf heures du matin.

Les honneurs rendus par les trois armées alliées à cette noble victime de la science et du devoir ne sauraient atténuer en rien la douleur que nous fait éprouver sa perte, et nous ne pourrions trouver d'adoucissement à nos regrets qu'en nous réfugiant dans cette douce et consolante pensée dont je tiens à lui emprunter la très éloquente expression :

« Devant une mort aussi malheureuse et aussi imprévue, on ne peut échapper à des réflexions tristes et profondes. Ce serait quelque chose de désespérant pour l'humanité et de navrant pour l'âme s'il ne devait rester de l'homme et de l'ami qu'un souvenir qui s'efface graduellement avec les années, et si tout devait être fini avec l'herbe et la fleur qui viennent croître sur un tertre tumulaire. Mais Dieu a donné à chacun sa part : aux uns les charmes rapides d'une vie brillante et facile, aux autres le long et pénible fordeau d'une existence misérable et douloureuse. Après l'épreuve, une vie nouvelle commence. Nous pouvons nous consoler en songeant au collègue et à l'ami que nous avons perdu; c'était une belle et noble nature; il aimait les malheureux, qu'il a soignés avec zèle et dévouement; il a dignement accompli sa tâche ici-bas. » (Ludger LALLEMAND, *Notice sur le docteur J. Cherest*, lue à la Société médicale d'émulation, le 3 juin 1854.)